

LE JOUR, 1946
22 JANVIER 1946

ABSENCE DE L'EUROPE
L'EUROPE ET NOUS

Dans le discours qu'a fait le 19 Janvier à Londres devant l'Assemblée des nations, Mr Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères de France, il y a un passage saisissant. Les journaux l'ont intitulé : « Absence de l'Europe ». M. Bidault a dit : « *Il est remarquable, aujourd'hui, dans cette Assemblée de constater à quel point l'Europe est absente... Il y a, sans parler de l'Allemagne naturellement, 13 Etats européens à vocation internationale représentant 150 millions d'habitants et un glorieux passé de civilisation qui ne sont pas présents dans cette salle...* »

L'Italie ? Absente. L'Espagne ? Absente. L'Autriche, la Hongrie ? Absentes aussi, et dix autres pays relativement grands ou moins grands. Qu'est devenue l'Europe ? Depuis la chute de l'Empire romain, pareil malheur, pareil effacement ne s'était pas produit. Le Continent qui pendant vingt siècles avait pris en charge l'univers est lui-même sous le poids d'une déchéance qui s'apparente aux coups du sort les plus durs. Où sont les Empires ? Celui de Charles Quint, celui des Habsbourg, celui des Hohenzollern ? Où est le Saint-Empire ? Où est la Sainte-Alliance ? Où sont les Royaumes et les Républiques ? L'art gothique, la Renaissance où sont-ils ? Partout on voit des montagnes de ruines ; et c'est partout l'absence au sens légal du mot. Dans une assemblée politique *universelle*, on en est réduit à cette amertume de voir constater, par la France, l'absence de l'Europe.

L'historien futur qui écrira l'histoire de ce siècle et de ce temps s'attardera sur ce fait de première grandeur ; il en fera sans doute l'objet d'une méditation prolongée et d'un développement important.

Il constatera que des millions de lumières se sont éteintes parce que l'anarchie dans les idées s'est traduite en Europe par une folie individuelle et collective, et que de grands Etats se sont anémiés ou ont sombré parce que les disciplines essentielles, le « vouloir vivre en commun », leur ont marqué.

Sur tout le continent européen, c'est le spectacle de crises politiques et sociales qui nous est donné, au moins aux latitudes moyenne et méridionale. Le Nord se comporte mieux ; il se maintient, il se raidit, il se défend. Telle qu'elle se présente aujourd'hui, l'Europe n'est plus l'Europe ; c'est le champ de bataille de la race blanche, avec ses décombres et ses détresses.

Ici, nous tenons à le dire, nous nous sentons solidaires de l'Europe. Que l'Europe ne s'étonne pas que nous souffrions avec elle, comme nous souffrons par elle. Le Moyen et le Proche-Orient ont contribué à enfanter l'Europe. Il est normal qu'ils soient sensibles à ses malheurs et qu'ils se passionnent pour son destin.

Au demeurant, si l'Europe le voulait, elle sortirait rapidement de l'ornière et de l'abîme si la guerre intestine que les philosophies et les doctrines politiques s'y font pouvait s'arrêter un

moment, si l'individualisme effrayant qu'on y voit pouvait faire place à un esprit de famille, conforme à la banale, à l'éclatante vérité. Mais, voilà ; il faut nous dit-on que respectivement, la France et l'Espagne et l'Italie se donnent des coups et s'empoisonnent, que le Centre de l'Europe, connaisse la confusion des langues, après avoir perdu la tête ; que l'Europe orientale, plie sous la volonté qui la dirige, après avoir perdu ses points d'appui.

Devant le sombre tableau qui nous est offert, il est juste de faire un retour sur nous-mêmes. Que sont nos difficultés en face de celles de l'Europe ? Malgré les mauvaises habitudes prises pendant de longues années de carence gouvernementale et d'absence de formation politique, malgré la guerre, malgré les difficultés économiques malgré les entraves au commerce, malgré les servitudes confessionnelles, malgré des faiblesses congénitales et séculaires que nous traduisons chaque année et chaque saison, par des accès de mauvaise humeur qui empruntent toujours le même vocabulaire, nous restons enviés pour notre pays et pour notre façon de vivre. Nous voyons l'étranger heureux de s'attarder sur nos rivages et d'y oublier ses angoisses et son désespoir.

Mais ce n'est pas sur cela que nous finirons, ce n'est pas sur ce contraste, ce n'est pas sur une comparaison dont la valeur ne saurait être que relative parce qu'elle ne s'appuierait en fin de compte que sur des vertus certaines mais obscures, sur l'acceptation raisonnée d'une heureuse médiocrité. Nous dirons au contraire, maintenant que nous appartenons à la communauté des Nations, que malgré le peu que nous sommes, notre devoir envers l'Europe désolée est un devoir de fraternité. Nous ne pouvons pas nous résigner ici, sans nous exposer aux pires dangers, à voir l'Europe « absente », des assemblées internationales. Nous aussi, conscients de notre passé et de notre avenir, nous plaidons et nous plaiderons pour l'Europe : mais qu'aucun Européen ne s'avise de nous jeter la pierre. Contre lui, nous aurions beau jeu.